les exploits militaires furent accomplis non par les souverains légitimes, non par les *porphyrogénètes*, issus du sang de Basile I^{er}, mais par des empereurs qui s'étaient imposés à ceux-là comme tuteurs, comme associés, comme maris des princesses porphyrogénètes, et qui, ayant leur fortune à faire, ou leur intrusion à justifier, se battaient comme des soldats. Tels furent Romain Lécapène, Nicéphore Phocas, Jean Zimiscès, Romain Argyre, qui régnèrent sans que la dynastie légitime fût détrônée. En règle, le pouvoir impérial est surtout un pouvoir civil. Les cérémonies du palais, sur lesquelles Constantin VII a publié une compilation infiniment détaillée, n'ont pas du tout le caractère militaire. Sur les monnaies, les empereurs nous apparaissent rarement sous l'armure, presque toujours avec les insignes de l'autorité pacifique : les longs vêtements, le globe du monde, la main de justice, la croix, le code.

Le pouvoir impérial était despotique, et cependant survivait encore le souvenir des temps où le premier des Augustes n'avait été que *princeps*, le prince d'un sénat dans une république. De là, dans la langue officielle, un mélange singulier de jargon servile et de phraséologie républicaine. Depuis Dioclétien, les empereurs avaient emprunté aux despotes de l'Orient ces insignes royaux qui avaient été un objet de mépris et de haine pour les anciens Romains : le diadème et le trône. Leurs sujets s'intitulaient leurs *esclaves* (*douloï*). On se prosternait devant eux, on baisait leurs pieds. Pour donner un ordre, ils n'avaient pas besoin de parler : il leur suffisait de faire un signe imperceptible, « de la paupière », dit *le Livre des cérémonies*. On ne parlait d'eux, ils ne parlaient d'eux-